

XIV.—*Gontran.*

(Suite.)

— Il est impossible, matériellement impossible, se dit Gontran, que je ne rencontre point sur la plage ou au Casino, quelques-unes de mes connaissances du monde aristocratique ou du monde des viveurs. J'irai hardiment au premier que le hasard mettra sur mon chemin, et, à l'accueil qui me sera fait, je jugerai bien qu'elle est ma situation dans l'opinion publique.

En conséquence, Gontran alla s'installer à l'*Hôtel Royal*, s'habilla avec son élégance habituelle, déjeuna, alluma un cigare et prit le chemin de cette plage magnifique où se trouve l'établissement des bains de mer.

A peine se promenait-il depuis cinq minutes qu'il se vit en face d'un groupe de trois ou quatre jeunes gens à la mode, en compagnie desquels il avait cent fois galoppé dans les allées du bois de Boulogne, et soupé au *Café anglais* et à la *Maison d'or*.

Il se dirigea vers ces jeunes gens, les deux mains étendues et le sourire aux lèvres, mais non sans une violente trépidation intérieure, car, en somme, rien ne lui prouvait que ces compagnons d'une autre époque n'allait point lui tourner le dos.

L'événement le rassura bien vite.

Toutes les mains serrèrent les siennes avec empressement et toutes les voix s'écrierent :

— Comment, c'est vous ?

— Ce cher baron !

— Il y a des siècles qu'on ne vous a vu !

— Où diable étiez vous, baron ?

— Savez-vous qu'on était tenté de vous croire chartreux ou marié.

— Mais enfin nous vous retrouvons, et, puisque vous êtes à Dieppe, j'espère bien que nous allons vous y garder. On s'amuse ici, cher ami, je vous assure ! Demandez à ces messieurs ; ils vous assureront comme moi qu'on s'amuse même beaucoup.

Cet accueil cordial fit éprouver à Gontran une sensation délicieuse, un immense soulagement ; il lui sembla qu'on enlevait de ses épaules un poids écrasant.

En effet, il devenait pour lui clair comme le jour que sa mésaventure de l'année précédente avait fait peu de bruit, ou, tout au moins, que cette fâcheuse histoire était complètement oubliée, sauf peut-être de ceux qui s'y étaient trouvés mêlés d'une façon immédiate, et, ceux-là, il n'était pas bien difficile de les éviter.

Aux questions qu'on lui adressait, Gontran répondit qu'appelé brusquement en Angleterre pour y recueillir un héritage considérable, provenant d'un parent éloigné qu'il connaissait à peine, il avait été reçu d'une façon si courtoise dans les salons aristocratiques, qu'il s'était décidé à passer plusieurs mois à Londres.

— Et, ma foi, je vous avoue, mes bons amis, ajouta-t-il en riant, que cet héritage inattendu de soixante mille livres de rentes arrivait fort à propos, car j'avais notamment ébréché ma fortune, et s'il me restait quatre ou cinq cent mille francs, c'est tout le bout du monde.

Or, en disant ce qui précède, Gontran faisait un coup de maître ; il était bien sûr que le bruit de son héritage prétendu

allait se répandre avec la rapidité de l'étincelle électrique, et qu'à son retour à Paris il recueillerait les bénéfices de cette considération qui s'attache à l'homme dont la richesse grandit ; or, cette considération, pour Gontran, c'était le crédit.

Bref, à partir de ce moment, il vit la vie en beau, et l'avenir s'offrit à ses regards paré des plus riantes couleurs.

Gontran était depuis trois jours à Dieppe, et déjà il songeait à prendre le chemin de fer et à regagner Paris, seul théâtre vraiment digne d'un homme tel que lui, lorsqu'une jeune fille attira son attention.

Cette jeune fille, blonde, délicate, d'une beauté pleine de charme et de distinction, pouvait avoir vingt-deux ou vingt-trois ans. Elle se promenait lentement sur la plage, offrant l'appui de son bras, avec une sollicitude touchante, à un vieillard de fort grande mine, qui portait à sa boutonnière la croix de Saint-Louis.

Gontran regarda ce groupe avec la plus grande attention ; le délicieux visage de la jeune fille ne lui rappelait absolument rien, mais il se croyait sûr de ne pas voir en ce moment le vieillard pour la première fois.

Ces traits vénérables, qu'enendrait une chevelure d'une blancheur argentée, lui apparaissaient vaguement au fond de la pénombre de ses plus lointains souvenirs. Sans doute, autrefois, dans son enfance, le hasard l'avait mis en présence de ce personnage ; mais où ? à quelle époque ? dans quelles circonstances ? Voilà ce qu'il se demandait vainement ; sa mémoire interrogée ne lui répondait pas.

Curieux d'avoir le mot de l'éénigme, le baron de Strény ne perdit point de vue le vieillard et la jeune fille pendant leur promenade, qui fut longue ; et lorsqu'ils quittèrent la plage et se dirigèrent vers la ville, il les suivit jusqu'à la porte de l'hôtel Victoria où ils demeuraient.

A peine avaient-ils disparu sous la voûte de la porte cochère qu'il en franchit le seuil à son tour, et que, mettant une pièce de cent sous dans la main du premier garçon dont il fit la rencontre, il lui demanda :

— Quel est ce monsieur qui vient de rentrer avec une jeune dame ?

— Un vieux monsieur qui a des cheveux blancs et un ruban rouge ? fit le garçon.

— Oui.

— C'est un noble, très-riche, dont le château est à une quinzaine de lieues d'ici, et qui vient, tous les ans, passer chez nous un mois ou six semaines avec sa demoiselle.

— Enfin, comment s'appelle-t-il ?

— M. le comte d'Antiville.

Gontran fit un geste de surprise et eut quelque peine à réprimer un éclat de rire qui montait à ses lèvres.

— Ah ! pardieu, se dit-il à lui-même, voilà qui est bizarre ! Je ne me trompais pas en croyant que ce bon vieillard ne m'était pas inconnu. Je l'ai vu chez mon père il y a vingt ou vingt-cinq ans. C'est mon oncle. Peste ! j'ai là une jolie cousine et qui doit être un fort beau parti. Le comte possède un million, tout au moins, et doit avoir quatre-vingt-un ans. Il y a peut-être là, pour moi, une magnifique affaire. Voyons donc un peu... voyous donc.

Gontran tira de sa poche son portefeuille, y prit une carte qu'il tendit au garçon d'hôtel en lui disant :